
LES
BEN - DJELLAB

SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140, 141, 142, 146, 147, 151, 152, 153, 154, 155, 160, 161, 162, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 173 et 174.)

Mais n'anticipons pas sur les événements. Il nous reste, en effet, à rappeler ici le retentissement et les conséquences que les événements de Djedda eurent chez la plupart des tribus du sud de la province pendant une période de deux ou trois ans, c'est-à-dire de 1858 à 1860. Au milieu d'un calme profond, alors que les populations jouissaient enfin de tous les biens que donne la paix, des insurrections éclataient encore sur divers points. Le fanatisme seul déterminait ces levées de boucliers, qui auraient assurément pris une gravité redoutable sans la bonne organisation de nos troupes. Ceux qui ne connaissent la vie intime de l'Arabe et le fond de son caractère se font difficilement une idée de sa crédulité, de sa facilité avec laquelle ce peuple prête l'oreille aux chérifs qui cherchent à exciter son fanatisme. Ce fanatisme, loin d'être éteint, se rallume toujours avec une vigueur

extraordinaire au souffle du premier imposteur venu qui prêche la guerre sainte.

L'agriculture développée, la sécurité et la facilité des communications, l'écoulement des produits, la richesse publique augmentée, voilà de quels avantages nous les avons déjà dotés à cette époque. Ils le sentaient bien, mais toutes ces considérations s'effaçaient devant le sentiment de haine qui leur faisait encore éprouver l'idée que la terre sacrée de l'Islamisme était souillée par le pied du Chrétien.

L'Arabe du Sud vit au jour le jour. Aujourd'hui est tout pour lui, il ne pense jamais au lendemain. Le seul avenir qui le préoccupe est celui que le Prophète promet aux fidèles. Il doit, pour voler à la guerre sainte, quitter sans hésiter sa famille, sa tente, saisir son fusil, sauter en selle : mourir sera pour lui une récompense. Combien ne doit pas être redoutable un peuple d'un caractère aussi impressionable ? Soldat et cavalier par nature, frémissant au bruit de la poudre, aussi prompt à prendre ses armes qu'à brider son cheval attaché devant sa tente, toujours prêt à partir, sans s'occuper d'autre chose que d'examiner sa poudrière et de faire jouer la batterie de son fusil. Où le conduit-on ? Il n'en sait rien et ne s'en préoccupe pas. On lui a dit qu'il allait gagner le ciel en combattant l'infidèle... Rien ne peut l'arrêter. — Joignez à cela que sa crédulité lui fait ajouter foi aux contes les plus absurdes ; que son imagination est vivement frappée par des légendes et des prédications dont le merveilleux et le fantastique semblent à ses yeux être le cachet de leur origine divine. Que l'on se rende compte, enfin, de la rapidité avec laquelle se propagent les moindres nouvelles et l'on ne sera plus étonné du rôle important que les chérifs ont toujours joué chez les Arabes. Leurs têtes sont comme des grains de poudre qui s'emflamment spontanément.

Les deux énergumènes auteurs des nouvelles révoltes, dont nous allons successivement rappeler les épisodes, étaient Si Sadok-ben-El-Hadj et Si Mohammed-ben-bou-Khentach. Le premier était originaire des Oulad-Sidi-Mansour, marabout des Oulad-Youb. Il s'était toujours tenu dans la montagne de l'Ahmar-Khedou, près de Biskra, n'ayant jamais voulu vivre au contact

du Chrétien. Lors de l'insurrection de Khanga, il avait servi de lieutenant à Sidi Abd-el-Afid; puis, aux affaires de Zaâtcha, il s'était mis à la tête d'un contingent de sept cents fusils pour défendre les assiégés. Ces antécédents démontrent suffisamment le caractère fanatique du personnage dont l'ardeur guerrière aurait dû se refroidir par les échecs subis naguère. Il a été démontré que Si Sadok avait reçu la visite d'émissaires arrivant secrètement d'Orient, comme il en était arrivé également dans les montagnes de la Kabylie orientale dont la population se révolta au même moment, c'est-à-dire à un signal simultané parti d'un centre religieux quelconque, de la zaouia senous-sienne probablement.

A dater de ce moment, Si Sadok entreprenait des tournées pastorales chez les khouans de l'ordre de Sidi Abd-er-Rahman dont il était le mokaddem dans cette région. Des réunions avaient lieu, et comme le meilleur moyen d'intéresser ses auditeurs et de faire abonder les aumônes est toujours de parler contre les Chrétiens, le massacre de Djedda fut présenté comme le signal d'un mouvement général en faveur de l'Islamisme. Les imaginations se montèrent au récit de bruits exagérés et même absurdes habilement répandus. Nous pûmes bien, un instant, fermer les yeux, afin de ne point augmenter l'influence du marabout Si Sadok, tout en surveillant ses menées. L'exaltation, si rien ne l'avivait, pouvait tomber d'elle-même, et au lieu de susciter des complications en punissant immédiatement les agitateurs, il semblait alors possible d'attendre un moment plus convenable pour arriver à ce châtiment sans déplacement de forces.

Jusqu'au mois de novembre 1858, le mouvement séditieux n'avait pas fait encore de grands progrès. Si Sadok sembla même un instant effrayé du rôle qu'il allait jouer; mais un de ses fils, Si Brahim, connu pour son exaltation et son fanatisme agissait en son nom et parcourait incessamment les tribus. Triomphant de l'hésitation de son père, il lui faisait écrire des lettres pour appeler à la guerre sainte. Une de ces lettres, apportée dans les premiers jours de novembre à Sidi-Okba par un nommé Bou-Griba, devait être lue sur le marché. Lorsque les gens de cette

oasis essayèrent de s'y opposer pour ne point être compromis, Bou-Griba se réfugia dans la maison du mokaddem de l'endroit et appela à lui les fanatiques du village.

Avant que ces faits ne fussent connus à Biskra, quelques tentes des Lakhadar du Sud, dont le nombre augmenta bientôt jusqu'à cinquante, pénétrèrent dans nos jardins de l'oasis, s'y retranchèrent, y crénelèrent les murs et appelèrent à eux les partisans de Si Saddok. Ce fait devient le signal de la révolte.

Afin de prendre les mesures nécessaires pour comprimer l'insurrection, maintenir les tribus nomades et les oasis, le général Gastu, chef de la province, autorisa le général Desvaux, commandant à Batna, à se porter avec la cavalerie dont il disposait sur le théâtre des événements. Quelques escarmouches avaient eu lieu entre les goums du Kaïd-ben-Chennouf et les rebelles dont le nombre augmentait. Le marabout, renseigné par les émissaires qu'il entretenait dans toutes les directions, répandit alors fort habilement le bruit que des événements sérieux appelaient toutes nos forces chez les tribus en révolte de la Kabylie orientale, qu'il nous était impossible d'envoyer des renforts dans le Sud, et que le moment d'agir vigoureusement était arrivé. Ces nouvelles ébranlèrent bien vite les fractions qui hésitaient encore.

La colonne expéditionnaire de Kabylie avait heureusement terminé ses opérations et, dès le 19 décembre, après un repos bien nécessaire à des troupes qui, pendant près d'un mois, venaient de subir des pluies torrentielles dans cette contrée difficile, le général Gastu dirigeait sur Biskra trois bataillons et un escadron, ce qui allait porter à quatre bataillons et quatre escadrons les forces du général Desvaux devant Mechounech.

Le général Desvaux attaquait les rassemblements ennemis dans ses retranchements de la montagne et les dispersait en leur faisant éprouver de grandes pertes. Quant au marabout Si Sadok, poursuivi activement par nos goums sous la conduite du caïd Si El-Mihoub-ben-Chennouf, après avoir vainement cherché à gagner le Sud par la vallée de l'Oued-el-Arab, il dut se rendre le 19 janvier. Le 20, il était ramené, avec quatre-vingt-huit prisonniers de sa famille ou ses serviteurs, au camp du général

Desvaux, établi à El-Ksar. La prise de Si Sadok termina cette insurrection.

Celle provoquée par Bou-Khentach, en 1860, faillit être plus grave. C'est dans la fraction des Oulad-Sidi-Rahab, marabouts des Oulad-Derradj, qu'un homme fort obscur jusqu'alors se révéla tout à coup. Ces marabouts, appelés Oulad-Sidi-Rahab ou Braktia, différaient par leurs mœurs et leurs usages de ce que sont d'habitude les gens de cette caste : ils montaient à cheval et passaient autrefois pour les gens les plus belliqueux du Hodna. Ils avaient figuré dans toutes les guerres, leur valeur était passée en proverbe et depuis notre installation dans le Sud, chaque fois qu'un goum avait été attaché à nos expéditions, les cavaliers des Rahab s'étaient toujours faits remarquer par leur entrain et leur bravoure.

Il y a un peu plus d'un demi siècle un vieillard de cette tribu, nommé Si Mohammed-bou-Sidi-Barkat, se voyant à l'article de la mort fit placer sa tente en dehors du douar qu'il habitait, convoqua ses enfants et leur dit :

« Éloignez-vous et laissez-moi seul. Si cependant la nuit,
 » ajouta-t-il, un cliqueté d'armes, un bruit de chevaux venaient
 » à frapper vos oreilles, gardez-vous de vous déranger. Quand
 » le jour sera venu, réunissez-vous à ma tente, car j'ai à vous
 » faire une révélation importante. »

Le lendemain matin, ses fils s'étant rendus à son appel, il leur annonça qu'un jour viendrait où l'Algérie serait prise par les Français : « Oui, mes enfants, le pays que vous habitez sera
 » envahi par l'infidèle ! Dieu le veut. Soumettez-vous à ses arrêts.
 » Mais le jour de la délivrance viendra. Avant qu'il n'arrive, il
 » s'élèvera de tous côtés des hommes se disant chérifs envoyés
 » de Dieu. Il en viendra de l'Est, il en viendra de l'Ouest.
 » Gardez-vous de croire à leurs paroles, car ce seront tous des
 » imposteurs. Ils chercheront à vous entraîner dans l'aîme ; ne
 » les écoutez pas ! — Le vrai chérif viendra du Sous-el-Aksa
 » (Maroc). Sa mosquée, dont les murs sont déjà hors de terre,
 » se dégagera insensiblement du sable qui l'entoure. Quand elle

» sera toute entière au-dessus du sol, il en sortira un chérif. Ce
 » sera le vrai; ce sera celui qui délivrera la terre de nos
 » ancêtres du joug du Chrétien! Quant à moi, je vais vous
 » quitter, mais je serai toujours au milieu de vous. Quand
 » l'heure de la délivrance sonnera vous me verrez apparaître à
 » côté du vrai chérif; mon épaule touchera la sienne. Son armée
 » sera précédée par celle d'un saint homme qui sortira de la
 » fraction des Oulad-Sidi-Rahab. Cet homme sera son khalifa.
 » Vous pourrez ajouter foi à ses paroles! »

Après ce discours, Si Mohammed-ben-Sidi-Barkat donna à ses enfants le *signe* auquel ils pourraient reconnaître cet homme des Oulad-Sidi-Rahab qu'il leur annonçait, et il expira. Ce *signe* les descendants de Si Mohammed ne l'avaient jamais révélé. Les Oulad-Sidi-Rahab étaient une petite fraction de vingt-deux tentes. C'étaient des marabouts qui ne faisaient partie d'aucun ordre, d'aucune corporation religieuse, mais dont la réputation de sainteté s'étendait au loin.

En 1844, le général duc d'Aumale pénétrait avec sa colonne dans les montagnes des Oulad-Soultan. Un homme des Sidi-Rahab, nommé Si Ahmed-ben-Si-Yahia, s'annonça par des actes de folie. Cette nouvelle se répandit rapidement. Les Braktia entendirent parler et se figurèrent que c'était l'envoyé prédit par leur aïeul. Ils montèrent à cheval et allèrent s'assurer du fait. Mais à peine eurent-ils examiné la figure de l'illuminé Si Ahmed qu'ils s'éloignèrent de sa tente en disant aux populations que cet homme était un imposteur. Si Ahmed était vieux et le véritable envoyé, paraît-il, devait être jeune, faible, maladif et n'ayant que des alternatives de santé. L'affaire, qui aurait pu devenir grave à ce moment, en resta là. On cessa de s'occuper de Si Ahmed et les visites que lui faisaient les fanatiques cessèrent d'elles-mêmes, son prestige naissant était tombé. Une parole des Braktia eût suffi alors pour enflammer les populations crédules, une parole de leur part suffit pour faire renaître le calme dans les esprits.

Vers le 10 mars 1860, le cheikh Bibi des Oulad-Amor allait à Batna et avertissait qu'un homme des Oulad-Sidi-Rahab, du nom

de Si Mohammed-ben-bou-Khentach, s'annonçait comme envoyé du chérif du Sous-el-Aksa. Le cheikh disait que le nombre des visiteurs était grand, qu'il augmentait tous les jours et ne dissimula pas son inquiétude. Enfin, Bibi ajouta que dans les réunions, qui se succédaient sans interruption le jour et la nuit, on parlait du Djahad, de la guerre sainte. Ces renseignements étaient bientôt confirmés de plusieurs côtés, et on apprenait qu'un nommé Si El-Arbi, bach adel des Oulad-Sahnonn, et Si Ahmed-Bey, des Oulad-Mansour, hommes très remuants, s'étaient installés aux côtés de Bou-Khentach, qu'ils ne le quittaient pas et qu'ils étaient ses conseillers intimes.

Le colonel Pein, commandant la subdivision de Batna, fit immédiatement partir un officier des affaires arabes, afin de juger par lui-même la situation. Cet officier signalait bientôt qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour empêcher la révolte naissante de se développer. Le colonel Pein, officier actif et résolu, sentait combien il était important de paraître promptement devant ce foyer de rébellion. Il n'hésita pas, et trois heures après la réception de l'avis du lieutenant du bureau arabe, il était en route pour Barika. Il emmenait avec lui deux escadrons du 8^e chasseurs de France, un escadron de spahis et deux pièces d'artillerie. La petite colonne arrivait à Barika le lendemain soir, ne s'étant arrêtée que quatre heures pendant la nuit. Le lendemain, un bataillon de huit cents hommes devait la suivre. (zouaves, infanterie légère d'Afrique et tirailleurs).

A Barika tout confirma au colonel Pein ce que lui avait signalé son officier des affaires arabes; la situation devenait de plus en plus critique. Il est utile de parler ici de ce qui contribua le plus à persuader aux populations que Bou-Khentach était le véritable envoyé du vrai chérif du Sous-el-Aksa.

Un goum de quarante cavaliers des Braktia, en apprenant ce qui se passait chez les Oulad-Sidi-Rahab, était monté à cheval. Le gros de la troupe s'arrêta sur la limite des Oulad-Amor, et deux cavaliers seulement se dirigeaient secrètement vers la tente de Bou-Khentach où ils entraient. Après y avoir passé plusieurs heures, ils en ressortaient annonçant que Si Mohammed-ben-bou-Khentach était bien l'homme prédit par leurs ancêtres.

Tout le monde se rappela l'histoire du faux envoyé, Si Ahmed-ben-Yahia en 1844, et personne ne douta plus. Il est bon de remarquer que la maladie de Bou-Khentach datait précisément de seize ans, époque à laquelle avait disparu Ben-Yahia. Cette coïncidence de dates ne prouvait-elle pas que quelques intriguants avaient depuis longtemps jeté les yeux sur ce jeune marabout et lui réservaient le rôle qu'ils faisaient jouer aujourd'hui? Quoiqu'il en soit, le chérif recevait de toutes parts de nombreuses visites; il était parvenu à attirer à lui les personnages les plus influents: les tolba, les cadis, ceux qui par leur instruction et leur caractère religieux en imposaient aux masses, avaient embrassé sa cause. La fraction tout entière des Oulad-Mansour s'était jointe à lui; la fraction des Oulad-Zemira, son cheikh en tête, après avoir résisté au premier entraînement, venaient de faire défection. Toute la montagne qui sépare la plaine de Sétif de celle du Hodna était impressionnée; la tente de Bou-Khentach ne désemplissait pas; gens de la plaine, gens de la montagne accouraient à lui, apportant de considérables offrandes. La tribu des Oulad-Nedja n'obéissait plus, son kaïd ne rendait compte de rien, son cadi avait envoyé ses deux fils à la Zemala du chérif: l'un y fut plus tard tué, l'autre blessé. Le cadi des Oulad-Sahnoun s'était également joint aux rebelles. Enfin, le personnage le plus menaçant du Hodna, Si Chérif, ancien cadi, homme qui par son âge, ses lumières et son caractère inspirait partout la confiance. Si Chérif qui avait si longtemps été en rapports amicaux avec nous, qu'on avait consulté tant de fois dans les affaires difficiles, Si Chérif venait d'embrasser lui-même la cause de la révolte. Comment de tels exemples n'auraient-ils pas porté les masses à s'engager dans la même voie?

Ou le voit, tout se préparait pour une levée de boucliers. Tous les visiteurs sortaient de la tente de Bou-Khentach impressionnés par son air de sainteté; il conservait toujours une attitude recueillie, il passait souvent la main sur son visage pâle et amaigri par la maladie, promenait lentement ses regards autour de lui et levait les yeux au ciel comme un homme inspiré. Il ne parlait presque jamais et ses seules paroles étaient celles-ci :

« Que celui qui veut être à moi me suive; que celui qui ne veut

» pas être à moi reste chez lui. Le jour de la justice paraîtra
 » bientôt. » Les notabilités qui ont joué le principal rôle dans
 cette insurrection ne quittaient jamais Bou-Khentach, répon-
 daient pour lui et développaient adroitement et avec verve tous
 les moyens que Dieu, disaient-ils, avait mis entre les mains du
 chérif Bou-Khentach pour anéantir les Chrétiens. Un souffle de
 de ce chérif, répétaient-ils, suffira pour les disperser; à son geste
 les soldats chrétiens s'enfuiront, la poudre de leurs fusils se
 changera en eau; s'ils avancent, la terre s'entr'ouvrira sous
 leurs pieds pour les engloutir; les buissons de *dis* et d'*alfa*
 lanceront des projectiles et porteront la mort dans leurs rangs;
 enfin, un goum armé de toutes pièces devait apparaître au
 moment où on y pensait le moins et donner le coup de grâce à
 l'infidèle! — Certainement chaque fois que les chérifs qui avaient
 précédé Bou-Khentach prêchaient la guerre sainte, ils employaient
 les mêmes moyens et leurs contes fantastiques ressemblaient
 beaucoup à ceux dont Bou-Khentach et ses acolytes berçaient les
 populations. Mais il faut avouer que leur apparition n'avait pas
 toujours été accompagnée de circonstances aussi extraordinaires.
 Il n'est donc pas étonnant que cette insurrection ait fait de si
 rapides progrès et que les esprits aient été si vivement agités. Il
 est permis de croire que Bou-Khentach n'était qu'un automate
 dont Si Ahmed-Bey et Si El-Arbi faisaient adroitement jouer les
 ressorts. Il est probable aussi que ces deux hommes avaient
 depuis longtemps réuni les matériaux d'une comédie dans
 laquelle le physique de leur jeune parent leur avait paru propre
 à remplir le rôle qu'ils lui réservaient. Une année à peu près
 avant l'apparition de Bou-Khentach, Si El-Arbi avait tenu un
 langage qui prouve qu'il se préparait de longue main à cette
 manifestation. Il avait dit, en parlant de Si Sadok, l'agitateur de
 l'Aurès : « Cet homme est un imposteur. L'an prochain on
 aura peut-être des nouvelles du vrai chérif! »

Tout prouva que cette insurrection avait été bien ourdie. Huit
 cents tentes environ étaient réunies dans la Zemala de Bou-
 Khentach. C'étaient celles des gens les plus hardis que la crédu-
 lité et la haine du Chrétien avaient tout à fait subjugués, et qui
 n'avaient été arrêtés par aucune considération. Un nombre égal

de gens moins hardis, se réservant une porte de sortie pour le cas où tout ne tournerait pas comme l'annonçait le chérif, étaient venus en armes prendre part au combat. Beaucoup d'entre eux pouvaient espérer que leurs noms ne seraient pas connus et que, dans le cas d'un revers, ils pourraient rentrer chez eux et faire croire qu'ils n'en étaient jamais sortis. Nous ne reparlerons pas des visites nombreuses que recevait le chérif de la part de gens craintifs qui, ne sachant comment allier le respect qu'ils portaient au saint homme avec la peur de se compromettre vis-à-vis de nous, se contentaient de venir lui baiser la main et lui apportaient en larges aumônes un secours qu'ils n'osaient lui donner avec leurs armes.

Tous les renseignements recueillis après le combat du 25 mars, que nous allons raconter, s'accordèrent à prouver que partout, dans la plaine comme dans la montagne, tout le monde se préoccupait de l'issue de la lutte. On avait vu des groupes en armes se poster sur les crêtes des collines pour saisir un indice de la défaite et s'élancer en avant. Si nos troupes avaient éprouvé un revers, de tous côtés des contingents seraient accourus comme des nuées de sauterelles se joindre aux combattants de la foi.

Voici maintenant la relation du combat acharné qui eut lieu le 25 entre nos troupes et les partisans de Bou-Khentach :

Le chérif avait deux Zemala, composées d'environ huit cents tentes, dressées l'une sur la rive droite de l'oued Drâ-el-Beïda et l'autre, la plus considérable, où il se trouvait lui-même sur la rive gauche. Pour communiquer entre les deux campements, il fallait traverser un ravin très escarpé et, par conséquent, d'un accès très difficile. Au Sud, cette Zemala avait une retraite d'un accès très facile par la plaine, et était dominée au Nord par une série de mamelons aux versants très boisés, très abruptes et aboutissant à une série de ravins inextricables.

Pendant que les troupes, sous les ordres du colonel Pein, s'avançaient du côté de Barika, le général Desvaux, commandant de la province, avait fait sortir de Sétif le général Nesmes-

Demarest avec une colonne légère (1). Partie de son camp de Chedjerat-Ouada, la colonne Demarest était à 7 heures du matin à portée des mamelons couvrant la première Zemala, et qui étaient déjà couronnés par les insurgés, le fusil au poing. Elle resta en position jusqu'à 7 heures et demie, heure à laquelle il avait été convenu avec le colonel Pein, venant de Barika, que l'attaque simultanée commencerait.

Le général Demarest débuta alors par pousser l'ennemi lentement devant lui en faisant tourner sa position par les deux escadrons de chasseurs, auxquels ce mouvement donnait accès dans la Zemala principale. Au moment où la première Zemala était enlevée, un escadron, soutenu par le bataillon de zouaves, commençait à charger à travers la Zemala principale; mais, en raison de la difficulté du terrain, on ne pouvait arriver que lentement. Le 8^e chasseurs, qui faisait ses premières armes en Afrique, se piqua d'honneur et poussa tout devant lui jusqu'à la crête des mamelons nord; mais nos chasseurs payaient chèrement et vaillamment leur courage. Les insurgés, fanatisés au dernier point, se battaient avec un acharnement que l'on n'avait jamais vu. S'étant défilés en arrière de la crête, ils accueillèrent l'escadron par un feu roulant à bout portant, qui tua deux officiers, treize sous-officiers ou chasseurs et dix-neuf chevaux. Un officier était blessé, ainsi que dix-huit sous-officiers et soldats. Dans son mouvement de retraite, cet escadron vint se jeter sur le bataillon de zouaves, serré de près par les insurgés qui avaient fait un mouvement offensif. Il fallait combattre corps à corps. Beaucoup de nos blessés l'étaient à coups de crosse, de yatagan et même de baïonnette. Craignant le résultat d'un engagement au milieu des tentes où étaient cachés des ennemis qui tiraient à bout portant, le général fit sonner la retraite. En même temps

(1) Composée de :

6 compagnies du 3^e zouaves;
 2 compagnies du 1^{er} étranger;
 2 escadrons du 8^e chasseurs de France;
 1 peloton du 3^e spahis;
 Une section d'artillerie.

Revue africaine, 30^e année. N^o 176 (MARS 1886).

l'artillerie couvrait la Zemala d'obus, de manière à empêcher les insurgés de la réoccuper. A ce moment on se battait depuis une heure et demie. La colonne Pein, retardée par une marche de nuit et les mille mécomptes sur les distances réelles à travers champs, commençait à déboucher. Le général Demarest en profitait pour réoccuper toutes les positions de la Zemala principale. Nos pertes totales étaient de trois officiers tués et quatre blessés; vingt-trois sous-officiers et soldats tués et quarante blessés. L'ennemi avait été frappé d'une manière bien autrement sensible. Le camp était couvert de morts et on y prit cinq drapeaux. A peine nos troupes étaient-elles maîtresses des Zemala que des nuées de goums et de gens venus de la montagne, jusque-là spectateurs attentifs de la lutte avant de se prononcer pour les uns ou pour les autres, s'abattaient comme des essaims d'abeilles sur les Zemala: tentes, troupeaux, tout était pillé, enlevé et disparaissait en quelques heures.

Le choc avait été terrible et la mêlée affreuse. La ruine des Oulad-Amer et de tous ceux qui s'étaient laissé entraîner par le chérif était consommée. Dans la journée Bou-Khentach et son principal lieutenant, El-Mansouri, étaient livrés au général par les Oulad-Amer eux-mêmes. L'autre lieutenant avait été tué dans la mêlée.

Le souvenir de cet épisode est conservé également par les bardes du pays dans une sorte de complainte, dont voici le texte et la traduction.

La phrase rimée, assez jolie en arabe, se termine alternativement en ER et IA, que j'imiterai quand je le pourrai.

يا راعي المايجوم رض امهل لي
 وعودك من الابد جاء عرفه يفطر
 تعلمنى ما صارح الحضنية
 فيما بين الناصرة واولاد عمر

خبر جاني مع النجوع الحف لي
 وحرمة الابطال عامت على البر
 فتنته خنف أم حمام فعدت محكية
 يا معتاه نهاري وجر أم عمر
 ضاعوا لي سادات طلباء سنية
 درية رحاب شريف من النبي الطاهر
 هم راحوا و و وادي جات كية
 و فرسان المحمول ستين بعد مائة فادر
 باعوا الحياة من دار الدنية
 فصدوا للجنة للمقام الاخضر
 لهم الطلبة الكل تعطيمهم الجزية
 و اهل العلم كبير اغنف من البحر
 اهل الخازن و الكتب الكليا
 و و شيخ البخاري تسرد و تنظر
 بيت البركة و السر و العناية
 جميعته من كسرة عمرة ما يجبر
 يا ركائز عرشي و ستار الشرفية
 و من بعد ما صدوا الوطن راح و كهر
 بيوت المجبور اهلهم غوثية
 و نلفى السوف عليهم دائما عامر
 يا من قليل ماله سنديت

والذي يجي تعبان عيان مسافر
جميع اليتيم والناس العمياء
والذي روح ضيق ياكل ولا تعذر
يمشون الطريف مع الشرعية
ويعرفون ربي الواحد الفادر
انتم رجال طلبنا ذروف غابوا علي
يعبدوا طول الليل ويباتوا مساهر
لا بوهم ولجدهم مجرية
وللعلم الشريبي الكل شوافر
يفرون المنزول لا تنفج الاية
وذلك المجمع نعرفه دائما طاهر
سيادي علماء خليفته الانبياء
درية ابوسيبو علي وحيدر
خرجوا للاجهاد اولادة الرحابية
وعقلوا رجليهم وراح رخس العمر
من نطحة الاشراف فاضت مسبية
وكسروها دودات من جوف الوعر
عاد يزغرت عنهم بنات المزيانية
وريش الفرطاس مواسي نادر
ركبوا الاشراف اولاد الرحابية
وكالحناش في الارض يغبر

نرفد على الشوك صبري عليّ
 لن يحن الله سيدنا العالى الفادر
 محمد درغام اسد البراكثية
 واللبة سوداء تصاحبه وتكركر
 يا من ضرب به راج عمرة شظايتة
 ويهترس له الاعضاء وعمود الظهر
 هذوك بنات رحاب فاضوا حضريّة
 زينهم لا مثله وزاد عليهم السرّ
 غرس نخل من بلاد الزابية
 و في وقت الخريف تطيب وتوبر
 جاونا زوج محال من العساكرية
 ومعهم الاعراش فزعت عن الاخر
 بتنتة خنف حمام فعدت محكية
 ويا معتاة نهاري جرأم عمر
 وقت الصبحة جات وراء البجرية
 كيب الويدان السبل ضرب العساكر
 جاء سرسور كيب نار مفدية
 زدموا و نطحوا صغار اولاد ام عمر
 بدا يضرب كالثلج السباية
 وغير حبروش طاح منزنة مغزر
 تلافوا الرجال احمر عراية

و في النطحة تعطيه في لوح الصدر
 كيو ناض العياط ركبت مشلية
 و رعيان البراسات سرجوا على صدر
 اهل السيوب مهندة مغاربية
 و اللبعث اثنين يجوا على الايسار
 في وسط المحزم طرز مسيلية
 و نوار بو فرعون لا بسخ نوار
 على بيت اولاد عمر فديت الغناية
 و خزنة البارود ما زال حاطر

TRADUCTION

O cavalier, je t'en prie, il faut près de moi t'arrêter ;
 De loin vient ton cheval, de ses flancs vois la sueur goutte à goutte
 [tomber.

Dans le Hodna, entre les Chrétiens et les Oulad-Amer
 Apprend-moi vite ce qui vient de se passer.
 La nouvelle par les gens de la tribu a été apportée,
 La gloire de nos vaillants est partout à circuler,
 Le combat de Kheneg-Oum-Hamam on est à raconter ;
 O quelle journée mémorable que celle de Djer-Oum-Amer !
 Nous y avons perdu d'illustres tolba dans la Souna experts (1) ;
 Issus de Rahab, chérif descendant du Prophète purifié,
 Ils se sont éteints et mon cœur aussitôt une brûlure a piqué.
 Cent soixante corps de braves cavaliers on a rapporté,

(1) Souna, loi traditionnelle tirée des préceptes du Prophète Mahomet.

Lesquels ont vendu la vie de ce bas monde pour l'éternité.
 Ils sont allés au paradis, du séjour verdoyant les délices goûter.
 Parmi eux des tolba que chacun s'empressait de rétribuer,
 Hommes d'une science plus vaste et plus profonde que la mer.
 Possédant bibliothèques et les livres en entier
 Lesquels le Cheïkh-Boukhari savait lire et réciter (1).
 C'était une famille bénie, dépositaire des secrets et protectrice
 [dévouée.
 Quiconque lui portait atteinte, du mal qui le châtiât jamais ne
 [guérissait.
 O piliers soutiens de ma tribu, ô gage protecteur de l'Orient envoyé,
 Avec votre disparition mon pays est perdu et tombe dans l'impiété.
 O familles puissantes dont les membres étaient des saints vénérés,
 Chez lesquels l'abondance on ne cessait de trouver ;
 Où le pauvre en ce monde pouvait s'appuyer,
 Où le voyageur fatigué, épuisé allait se reposer,
 Où l'orphelin et l'aveugle savaient se retirer,
 Où chaque hôte mangeait sans avoir à s'excuser.
 Les Rahab suivaient la voie par la loi divine tracée.
 Dieu l'unique, le puissant, ils connaissaient.
 O vous tolba, de mes yeux maintenant vous vous êtes éclipsés !
 Adorer et prier Dieu la nuit entière ils passaient ;
 Chez leurs pères et leurs ancêtres c'était l'usage consacré ;
 L'amour de la divinité était leur œuvre obligée,
 Lisant le livre descendu du ciel (Koran) verset par verset.
 Réunions vous savez empreintes de pureté.
 O mes seigneurs, pleins de science du Prophète, lieutenants vous
 [étiez
 D'Ali, l'homme au sabre, et de Heïder les héritiers.
 Les enfants de Rahab pour la guerre sainte s'étaient levés !
 Ils avaient lié leurs pieds pour ne pas reculer et leur vie sacrifier.
 Du choc violent des chérifs s'est produit une calamité,
 Du haut d'un terrain difficile les vers de terre les ont culbutés.
 Les jeunes filles poussaient leurs cris pour les encourager.
 On eût fait une meule rien que du papier des cartouches brûlées.
 Les chérifs enfants de Rahab à cheval étaient montés,
 Et comme des serpents par terre la poussière soulevait.

(1) Sidi Cheïkh-El-Boukhari, auteur du livre de législation islamique le plus respecté.

Couché sur des épines je serai et dans la plus vive anxiété
 Jusqu'à ce que Dieu de notre seigneur et maître ait pitié.
 Mohammed (Bou-Khentach) au terrible lion des Braktia je l'ai com-
 [paré;

Ayant à ses côtés une lionne noire se roulant à ses pieds.
 Malheur à celui qu'il saisit sa vie est brisée,
 Il lui écrase les côtes et son épine dorsale est broyée.
 Celles-ci sont les filles des Rahab comme des citadins élevées,
 Leur beauté est sans pareille, joignez-y la chasteté.
 Telles que de jeunes palmiers des Ziban elles sont élancées,
 Lorsque à l'automne ils ploient sous les régimes dorés.
 Deux colonnes de troupes sont venues nous attaquer ;
 Tous les contingents des tribus avec elles marchaient.
 Le combat de Khenguet-el-Hamam partout on est à raconter,
 Combien mémorable des Oulad-Amer a été la journée,
 Dès le matin, à la suite de l'aube l'ennemi s'est avancé,
 Ses soldats se sont mis à frapper, semblables à un torrent débordé,
 Les chasseurs couraient rapides comme un feu allumé
 Et les enfants des Oulad-Amer ils ont chargé et attaqué.
 Frappant dru comme la neige par le vent poussée
 Ou comme une grêle serrée par la tempête projetée.
 A leur rencontre, presque nus nos guerriers se portaient
 Et contre leur choc leurs poitrines présentaient.
 Aux premiers cris poussés, les plus agiles à cheval sont montés
 Et les possesseurs de juments, les plus maigres entraînées pour la
 [course ont sellé.

Brandissant leurs sabres, bonnes lames du Maroc apportées,
 Avec deux pistolets au côté gauche placés,
 Dans une ceinture de cuir à Msila brodée
 Que l'écarlate du coquelicot ne saurait éclipser.
 Sur la famille des Oulad-Amer mon chant est terminé,
 Mais ma poudrière est encore préparée.

L.-Charles FÉRAUD.

(A suivre.)

